



S'il est vrai que la trame du réel s'est distendue, distillée en pixels et criblée d'incertitude, les tentatives d'en identifier les éléments, elles, se sont crispées en autant de mécanismes de capture. Les symptômes sont partout : ils s'avancent sous les noms de reconnaissance faciale et de surveillance algorithmique, débordent la représentation par l'identification et l'instant décisif par l'analyse de catégories. Pour l'image technique qu'est la photographie, c'est une chance : délestée de ses anciennes fonctions d'indexation taxonomique du réel, sa part matérielle et sa fonction expressive font retour ; de sorte qu'une temporalité alanguie, et comme étirée, est à son tour rendue tant au regardeur qu'à l'opérateur de l'appareil. Celui-ci, à nouveau, endosse le rôle de « *fonctionneur* » que lui attribuait le penseur Vilém Flusser, et renoue dès lors avec un processus de matérialisation, et non de saisie, des strates feuilletées du réel.

Ce contexte, la nouvelle exposition de Martin d'Orgeval à la Galerie Hussenot en prend la pleine mesure. Attentif à la doublure ourlée d'ombre du sensible, l'artiste déploie dans sa pratique une attention aux rythmes asynchrones des choses : les instants d'éblouissement comme d'attentes, les présences de spectres comme de fossilisations. Avec *Fantômes et Témoins*, cependant, l'artiste opère un glissement en élargissant ses sujets à l'événement ; cet événement même qui, à force de vouloir être capté et prédit, encerclé et figé, échappe, pris en étau dans les rets de sa sur-visibilité. Dès le seuil, l'artiste nous l'adresse en l'escamotant : un papier peint digital, étiré et agrandi de manière à recouvrir un mur entier, use de la ruse. Car au premier abord, on n'y voit rien, ou si peu. Pour la vision optique, l'échelle est trop grande. Pour la compréhension rationnelle, le sujet absent. Rien ne fait saillie, rien ne troue la surface ni jaillit hors d'elle.

Plutôt, quelque chose nous absorbe, et signale la présence d'un hors champ. Et pourtant, nous y sommes bel et bien. A cet instant précis, capté par Martin d'Orgeval à la chambre, Notre-Dame est en feu. Les 15 et 16 avril, la cathédrale s'embrase. Les images font le tour des médias. Or ce que nous voyons, c'est une foule dont le regard ne rencontre pas le nôtre. Rien ne signale l'événement, pas plus que l'image. Pas de cadre, aucun *parergon*, mais quelque chose de plus sourdement menaçant, qui réinscrit l'événement dans sa durée : la trace plutôt que l'impact, la fumée plutôt que le feu. Si le philosophe Gaston Bachelard disait étudier « *le renouvellement de la rêverie et du rêveur dans la contemplation d'une flamme solitaire* », l'observation s'applique tout aussi bien au renouvellement de la perception d'une image photographique.

L'artiste nous en donne pour preuve une série de daguerréotypes qui déclinent, en négatif, par le vide plutôt que par le plein, et le blanc plutôt que le noir, les états successifs de la combustion d'une bougie : sa décroissance, sa flamme et sa fumée, complétés d'une série de traces de doigts. Ici, la perception, celle qui s'avance sous les auspices de l'art, s'effectue dans le temps, tout comme elle est haptique. *Fantôme et Témoins* introduit à ce paradigme : par le contraste de sa forme exposée, confrontant la monumentalité du papier peint à l'intimité des daguerréotypes, ainsi que par un double étirement, venant respectivement étendre l'événement et allonger le processus. L'histoire se mire dans l'intime, et le banal se pare de frontalité. Dans l'espace de la galerie, un chiasme s'ouvre, et nous laisse arpenter son écart incommensurable.

Car l'image, et *a fortiori* l'actuelle, divorcée de la représentation, est une chose, ainsi que le rappelait déjà en 2010 l'artiste et théoricienne Hito Steyerl dans son essai *A Thing Like You and Me* (« une chose comme vous et moi »). Depuis, ce constat, originellement appliqué aux images digitales, s'est élargi : aujourd'hui, il concerne tout aussi bien les daguerréotypes que les impressions numériques. Ce qui les relie, plus profondément, c'est le corps à l'ouvrage, ce corps engagé dans la réception qui, à son tour, doit apprendre à se faire poreux comme l'est une interface. Les fantômes et la fumée, tous deux, nous traversent. Et en échappant par nature à la stricte documentation, nous renvoient, de manière indicielle, tout autant notre propre reflet que l'hyperprésent à son instant T.